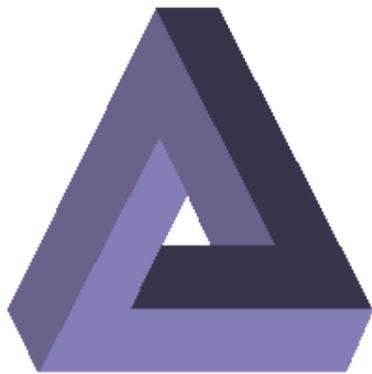


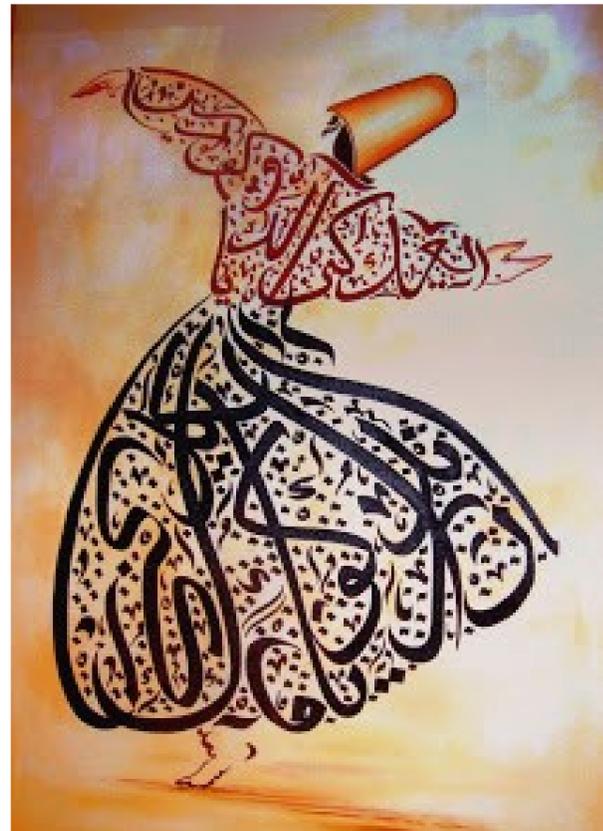
Jacques Henri PREVOST

Petit Manuel d'Humanité



CAHIER 48 – Contes Persans et Soufi.

MANUSCRIT ORIGINAL
Tous droits réservés



Introduction

Le soufisme est un courant sunnite de pensée spiritualiste, ésotérique et mystique qui apparut dans l'Islam à partir du 8ème siècle et qui se propagea dans tout le monde musulman en s'adaptant aux différentes cultures des peuples qui le composent. En contraste avec la fréquente rigidité de la pratique formaliste de l'islam, il se révèle être une philosophie et même une voie initiatique, d'amour, et de tolérance, mais l'Islam a toujours été le théâtre de profondes et meurtrières dissensions. L'originalité du Soufisme a parfois engendré une hostilité déclarée de la part des hiérarchies dominantes allant même jusqu'à la persécution sanglante. De nombreux maîtres soufi sont morts martyrisés. Citons notamment Hussein Ibn Mansour al Hallâj, soufi de Bagdad, crucifié en 922. Certaines écoles se sont alors réfugiées dans le secret, en transmettant leurs enseignements oralement et discrètement en usant de fables et de contes souvent pittoresques et savoureux, truffés d'anecdotes à la fois amusantes et symboliques à différents niveaux, évitant ainsi les obstacles et dangers des dogmatismes. Ce sont quelques réécritures de ces contes soufis qui seront présentées ici. Le soufisme initiatique est organisé en confréries fondées par des maîtres spirituels. La plus connue est celle des "Derviches tourneurs" en Turquie et en Iran. La doctrine générale affirme que toute réalité comporte un aspect extérieur apparent, exotérique, (zahir), et un aspect intérieur caché, ésotérique, (batin). Elle postule la recherche d'un état spirituel purifié permettant d'accéder à cette connaissance. La première phase de ce cheminement est celle du rejet de la conscience issue des cinq sens, par la recherche d'un état d'« ivresse » spirituelle, d'une sorte d'extinction (al-fana'), ou d'annihilation de l'ego pour parvenir à la conscience de l'action présente de Dieu. Après cette première étape, le soufi doit consciemment revenir au monde extérieur précédemment rejeté. Les soufis distinguent les différents aspects de cette phase par différents termes, (al-baqâ), la permanence, (sahw), la lucidité, (rujû'), le retour vers les créatures. L'élément commun à tous les soufis, c'est le "dhikr", l'invocation répétée à Dieu par des formules tirées du Coran.

Tuez moi, ô mes fidèles,
En mon assassinat est ma vie

Ma mort est en ma vie,
Ma vie est en ma mort.

Pour moi, l'effacement de mon moi
Est la plus glorieuse des grâces.

Demeurer en mes attributs
Est ignoble malfaisance.

Mon âme, en ces ruines délabrées
S'est lassée de ma vie.

Distiques du Dîwân (recueil poétique)

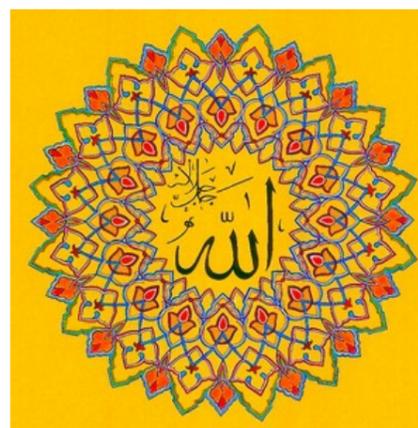
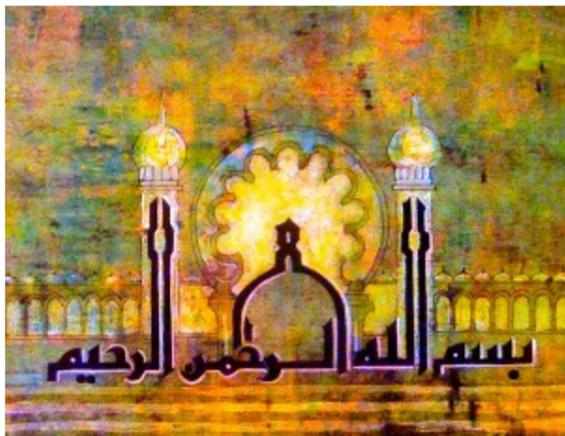
de Hussein ibn Mansour Al Hallâj

Hallâj Dîwân - (traduction littérale)

Éditions du Rocher – 2008

Histoires de trésors et autres

La flèche et le trésor.



Une nuit, un homme pauvre rêva que le secret d'un trésor caché était écrit sur un parchemin vendu dans une boutique de la ville. A son réveil, il s'y précipita et il constata qu'en effet un parchemin y était en vente. Il l'acheta aussitôt et commença à le déchiffrer. Il apprit alors que pour découvrir le trésor, il devait se rendre en un certain endroit devant un certain bâtiment, puis se tourner vers l'est et mettre une flèche sur son arc. Il trouverait le trésor à l'endroit où tomberait la flèche. Il s'y rendit donc, se tourna vers l'est, banda son arc et tira une flèche. Il creusa à l'endroit où elle était tombée, mais ne trouva aucun trésor. Il recommença chaque jour suivant, tirant bien des flèches et creusant des trous partout sans succès. La rumeur de ces efforts parvint jusqu'au roi qui exigea qu'on lui remit le parchemin afin de découvrir ce trésor pour lui même. De nombreux archers furent envoyés qui tirèrent des milliers de flèches dans toutes directions et creusèrent d'innombrables trous sans aucun résultat. Dépité, le roi rendit à l'homme son parchemin en disant que si un tel trésor existait, il serait désormais le sien puisque lui même n'avait pu le découvrir. Le pauvre homme retrouva quelque espoir, et la nuit suivante, il rêva d'un mystérieux personnage qui lui reprocha d'avoir été présomptueux et ne ne pas avoir suivi les instructions du parchemin dont le message disait simplement de placer un flèche sur l'arc en se tournant vers l'est. Il ne disait pas de tendre l'arc et de tirer la flèche. C'est donc par vanité et pour marque sa volonté que l'homme avait trouvé logique de bander l'arc et de tirer la flèche, alors qu'il suffisait de la laisser tomber à ses pieds. Place la flèche sur l'arc et laisse la tomber. Où tombera la flèche, creuse la terre, là sera le trésor. Ainsi chacun juge de tout en fonction de la place où il se trouve, mais pourtant la vraie connaissance est plus proche de l'homme que la veine jugulaire de son cou.

Le paysan et le trésor.

Dans la ville d'Ispahan, vivait autrefois un paysan miséreux. Il n'avait qu'une pauvre maison basse couleur de terre, un champ de cailloux avec une source et un figuier. Il reposait sous son figuier quand un rêve lui vint. Il cheminait dans une cité magnifique aux riches boutiques. Au loin, on voyait des minarets et des palais couleur d'or. Parvenu au bord d'un fleuve, il s'avança sur le pont et, au pied de la première borne, il y avait un grand coffre empli d'or et de pierres précieuses. Une voix lui dit : Tu es ici dans la cité du Caire, en Egypte, et ces biens seront à toi. Cela entendu, il s'éveilla sous son figuier. Il pensa qu'Allah l'aimait et voulait l'enrichir. « En vérité, se dit-il, ce rêve est le fruit de sa grande bonté ». Il s'en alla sur l'heure pour chercher le trésor. Le voyage fut périlleux, mais il parvint enfin au Caire, la ville qu'il avait rêvée, les mêmes rues, les mêmes boutiques, et les mêmes minarets, au loin. Il parvint au bord du même fleuve et du même pont, et à son entrée, la même borne. Mais il n'y avait là qu'un mendiant qui tendait la main. Pas de trésor, hélas. Le paysan désespéra. « À quoi bon vivre, dit-il. Plus rien de bon ne peut m'advenir dans ce monde ». Il voulut se jeter dans le fleuve. Le mendiant le retint, disant : - Pourquoi mourir, par un si beau temps ? - L'autre raconta son rêve, son espoir, et son long voyage. Alors le mendiant se prit à rire en disant - Voilà le plus grand idiot de la terre. Quelle folie qu'un tel voyage sur la foi d'un rêve ! Auprès de toi, je me sens fort sage. Toutes les nuits je rêve que je suis dans une ville inconnue dont le nom est Ispahan. J'y vois une pauvre maison basse couleur de terre, un champ de cailloux avec une source et un figuier. Je creuse un trou au pied du figuier, et je trouve un coffre empli d'or et de pierres précieuses. Ai-je jamais couru vers ce mirage ? Non, Je suis raisonnable, et je reste à mendier sur ce pont. "Songe est mensonge", dit le proverbe. - Tu aurais dû demeurer où Dieu t'a mis. Va, et sois moins naïf à l'avenir ! Le paysan avait reconnu sa maison et son figuier. Il retourna à Ispahan, et creusant au pied du figuier, il découvrit un immense trésor. Face contre terre il dit : « Allah est grand, et je suis son enfant ».



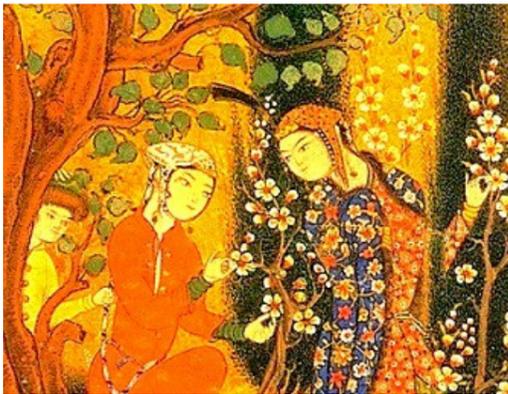
L'invité repu..

Un homme vint voir Bahaudin Naqshband et lui dit : "J'ai voyagé, je suis allé de maître en maître, j'ai étudié de nombreuses voies. J'en ai reçu de grands bienfaits et retiré maints avantages. Je voudrais maintenant me joindre au cercle de vos disciples, que je puisse m'abreuver à la source de la connaissance, et progresser de degré en degré sur la voie spirituelle, (la tariqa)." Bahaudin ne répondit rien, mais demanda que l'on servit le dîner. Lorsqu'on eut apporté le riz et le ragoût, et que son hôte s'en fut restauré, le maître insista pour qu'il en reprît. Et il en fut ainsi à plusieurs reprises. Puis il lui fit offrir des fruits et des gâteaux, et fit signe qu'on apporte d'autres mets, des légumes, des salades, et des confitures, tout cela en abondance. L'invité se sentit d'abord flatté, et, voyant que Bahaudin semblait toujours plus ravi lorsqu'il avalait, il mangea autant qu'il pouvait. Quant son appétit paraissait faiblir, le sheikh soufi se montrait fort contrarié. Pour ne pas le mécontenter, le malheureux ingurgita presque un deuxième repas. Quand son invité fut dans un état tel qu'il dût s'allonger sur des coussins, Bahaudin dit enfin: "Quand tu t'es présenté devant moi, tu étais aussi plein d'enseignements non digérés que tu l'es maintenant de viande, de riz, de fruits... Tu te sentais mal à l'aise. Parce que tu ne sais pas ce qu'est le vrai malaise spirituel, tu as pris cette sensation pour celle de la faim, la faim de connaissances nouvelles. En réalité, ce dont tu souffrais, c'était d'indigestion. Je peux t'instruire si tu es prêt maintenant à suivre mes directives, prêt à rester ici avec moi le temps qu'il faudra pour digérer - au moyen d'activités qui ne te sembleront pas initiatiques mais qui sont l'équivalent de la substance qu'on absorbe pour pouvoir digérer un repas comme celui-là afin qu'il soit transformé en éléments nutritifs plutôt qu'en graisse. Le visiteur accepta cette proposition. Il raconta son histoire des dizaines d'années plus tard alors qu'il était devenu le grand maître Sufi Khalil Ashrafzada.µµ

Le maître soufi.

Un jeune soufi voyageait avec son maître aux confins du désert. Ils connaissaient mal le pays qui était fort rocailleux, et perdirent bientôt leur chemin. Après quelques jours d'errance, ils vinrent à manquer de nourriture et d'eau. Ils se préparaient à mourir quand ils aperçurent au bas de la montagne une ville lointaine au bord d'un grand lac. La maître dit alors : " Je suis épuisé et ne pourrai aller plus loin. Tu es jeune et tu peux encore sauver ta vie en marchant un peu. Va vers la ville et rapporte moi de l'eau. Je vais m'allonger à l'ombre de ce rocher et je t'attendrai". Le jeune soufi gagna donc la ville et se désaltéra auprès du puits où des femmes puisaient de l'eau. Il remarqua une jeune fille particulièrement belle dont il tomba amoureux sur le champ. Il la suivit jusqu'à la maison de son père, un commerçant dont il se fit rapidement connaître. Le personnage était vieux et veuf et il avait besoin d'aide pour son commerce. Il demanda au jeune soufi de demeurer chez lui et de devenir son commis. Les jours, les mois et les années passèrent. Le jeune soufi épousa la fille, et, lorsque le vieux père mourut, il fit prospérer le commerce. Le soufi eut plusieurs enfants et devint bientôt riche et fort influent dans la cité. Il arriva qu'un jour, passant devant le puits de sa rencontre, il vint à penser au vieux maître qu'il avait laissé dans la montagne au bord du désert. Pris de remords il décida d'aller chercher ses restes pour leur donner une sépulture. Il revint donc vers le rocher où il l'avait quitté. Le vieux maître était toujours allongé dans l'ombre protectrice du rocher, et, relevant la tête il lui dit simplement. " M'as tu apporté cette eau que je t'ai demandée ?".

Rêves et Sagesse



Fidèles soufi



Rumi

Le rêve du derviche.

Une nuit, dans sa pauvre cellule, un derviche fit un rêve étrange. Il vit une chienne qui était pleine et entendit les aboiements des chiots qui étaient en son ventre. Cela lui parut vraiment très étrange. Comment ces chiots pourraient-ils aboyer avant même d'être nés ? se demandait-t-il. Personne au monde n'a jamais entendu telle chose ! À son réveil, son étonnement augmenta encore. Comme il était seul dans sa cellule, nul ami ne pouvait l'aider à percer ce mystère. Il s'adressa donc à Dieu avec cette prière : « Ô Seigneur ! Je suis frappé de stupeur par cette énigme ! Je voudrai comprendre sa signification » Et du monde de l'inconnu lui parvint mystérieusement cette réponse : « Ce rêve est simplement la représentation de la vanité du discours des ignorants. Ils peuvent parler de tout alors qu'ils sont encore dans les voiles d'ignorance qui les entourent. Leurs yeux sont restés fermés et ils bavardent cependant inutilement de ce qu'ils ne connaissent pas. Leurs paroles sont aussi vaines que les aboiements d'un chiot dans le ventre de sa mère. Il aboie mais il ne sait ni ce qu'est le gibier ni ce qu'est de monter la garde, et il n'a jamais vu ni le loup ni le voleur. Le désir de se mettre au premier plan et de paraître important aveugle les ignorants et leurs paroles sont inconséquentes et parfois téméraires. Ils décrivent la lune sans même l'avoir vue et vendent de l'air à leurs clients. Cherche des relations qui te cherchent vraiment, et ne te préoccupe point des beaux parleurs. Car il est mauvais d'être amoureux de deux bien-aimés ! »

Les oiseaux blancs et les oiseaux noirs.

Les hommes, les uns par rapport aux autres, sont comme des murs situés face à face. Chaque mur est percé de trous, où nichent des oiseaux blancs et des oiseaux noirs. Les noirs sont les mauvaises pensées et les mauvaises paroles. Les blancs, les bonnes pensées et les bonnes paroles. Les oiseaux blancs ne peuvent entrer que dans des trous d'oiseaux blancs. De même, les oiseaux noirs ne peuvent nicher que dans des trous d'oiseaux noirs. Imaginons Ali et Youssouf qui se croient ennemis l'un de l'autre. Youssouf, persuadé qu'Ali lui veut du mal, est empli de colère et lui envoie une très mauvaise pensée. Ce faisant, il lâche un oiseau noir qui libère donc un trou correspondant. Son oiseau noir va vers Ali, cherchant un trou vide adapté à sa forme. Si Ali n'a émis aucune mauvaise pensée et n'a pas envoyé d'oiseau noir vers Youssouf, aucun de ses trous noirs ne sera vide et l'oiseau noir de Youssouf reviendra à son trou d'origine, avec le mal dont il était chargé, lequel finira par ronger Youssouf lui-même. Mais si Ali a émis aussi une mauvaise pensée, il a libéré un trou où l'oiseau noir de Youssouf pourra entrer pour accomplir sa mission. En même temps, l'oiseau noir d'Ali ira vers Youssouf, se logeant dans le trou libéré par son propre oiseau noir. Ainsi les deux oiseaux pourront altérer chacun des hommes visés. Leur tâche accomplie, ils reviendront tous deux à leurs nids d'origine, car il est dit : " *Toute chose retourne à sa source.* " Le mal dont ils étaient chargés n'étant pas épuisé, se retournera contre leurs auteurs, achevant de les détruire. Ainsi, l'auteur d'une mauvaise pensée, ou d'une malédiction, est atteint tout à la fois par l'oiseau noir de son ennemi et par le sien propre. La même chose se produit avec les oiseaux blancs. Quand nous n'émettons que des bonnes pensées, les oiseaux noirs ennemis, ne pouvant se loger chez nous, retourneront à leur expéditeur. Et si nos oiseaux blancs ne trouvent pas de place chez lui, ils reviendront à nous chargés de la bonté dont ils étaient porteurs. Ainsi, si nous n'émettons que de bonnes pensées, aucun mal, aucune malédiction ne pourront jamais nous atteindre.



Le marchand et le perroquet.

Un marchand possédait un perroquet qui conversait avec ses maîtres si adroitement qu'on le traitait comme un membre de la famille. Ce marchand décida d'aller en Inde pour des achats, et demanda aux siens ce qu'ils voulaient qu'il leur rapportât. Le perroquet répondit : « Je n'ai besoin de rien, mais si tu passes près de la forêt où vivent les miens, informe les de l'état où je me trouve ». Et voilà qu'au cours de son voyage, le marchand arriva justement à cette forêt dont parlait son perroquet. Se souvenant du message à transmettre, il s'adressa à des perroquets perchés sur les arbres en disant : « J'ai chez moi dans une belle cage dorée un perroquet de votre famille qui m'a chargé de vous saluer ». Alors, un perroquet pareil au sien poussa un cri, trembla et tomba mort du haut de l'arbre. Le marchand attristé, pensa que le perroquet était mort de chagrin en apprenant la captivité de son parent. Il retourna chez lui un peu désolé et il distribua les cadeaux de l'Inde. Le perroquet lui dit : As-tu transmis mon message ? ». « Oui, répondit le marchand, mais j'ai bien regretté de l'avoir fait ». « Pourquoi donc ? », interrogea le perroquet. Le marchand raconta ce qui s'était passé. L'oiseau écouta attentivement, puis se mit à trembler, et tomba mort au fond de sa cage. Le marchand désolé jeta le corps du perroquet dans le jardin. Mais aussitôt, le perroquet s'envola et se posa sur le mur. Stupéfait, le marchand lui dit : « Cher perroquet, pourquoi cette mort et cette comédie ? Reviens donc dans ta jolie cage ! ». Et le marchand supplia le perroquet de lui expliquer tout le secret de cette affaire. Le perroquet lui dit : « C'est vrai qu'il y a un sens caché dans cela. J'ai envoyé par toi un message disant que j'étais prisonnier et triste, et demandant qu'on m'aide à me sauver. En réalité le perroquet de la forêt n'était pas mort. Il voulait me transmettre une vérité très sage. Tant que l'on se trouve prisonnier dans la prison d'un monde étranger, il faut mourir à soi-même avant la mort fatale. J'ai donc fait ce qu'il m'a enseigné. Maintenant je suis libre pour vivre dans le monde auquel j'appartiens ». (*Mathnawi Jalâl-ud-Din Rumî*).



rêve d'Aladin

Conte soufi.

Il était une fois, un vieil homme assis à l'entrée d'une ville du Moyen orient. Un jeune homme s'approcha et lui demanda - « Je ne suis jamais venu ici, comment sont les gens qui vivent dans une ville ? » Le vieil homme lui répondit par une question : - « Comment étaient les gens dans la ville d'où tu viens ? ». « Egoïstes et méchants... C'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'étais bien content de partir » dit le jeune homme. Et le vieillard de répondre : « Tu trouveras les mêmes gens ici ». Un peu plus tard, un autre jeune homme s'approcha et lui posa exactement la même question. « Je viens d'arriver dans la région, comment sont les gens qui vivent dans cette ville ? ». « Dis-moi, mon garçon, comment étaient les gens dans la ville d'où tu viens ? ». « Ils étaient bons et accueillants, honnêtes, j'y avais de bons amis, j'ai eu beaucoup de mal à la quitter », répondit le jeune homme. « Tu trouveras les mêmes ici » répondit le vieil homme. Un marchand qui faisait boire ses chameaux à côté avait entendu les deux conversations. Dès que le deuxième jeune homme s'éloigna, il s'adressa au vieillard sur un ton de reproche : « Comment peux-tu donner deux réponses complètement différentes à la même question posée par deux personnes ? ». « Mon fils, dit le vieil homme, celui qui ouvre son cœur change aussi son regard sur les autres. Chacun porte son univers dans son cœur ».



Sufi Shrine



Le Joueur de cithare

L'invisible.

Un soufi voyageait avec son maître en des temps troublés où périrent tant de grands soufis comme Ibn Mansour al Halladj, A'd od-Din Mahmoud Chabestari, Abdeslam Ben Mchich Alami, Baba ould Cheikhna Ahamada Hamahoullah et Cheikh Sid Mohamed ould Cheikhna. Á cette époque les soufis étaient souvent poursuivis par les religieux orthodoxes qui les persécutaient et envoyaient des soldats pour les massacrer. Pour se reconnaître entre eux et écarter le danger, les soufis portaient des signes particuliers sur leur vêtue. Au cours de leur dangereux voyage, les deux soufis rencontrèrent un jour un petit groupe d'autres soufis qui semblaient fort effrayés. « Joignez-vous vite à nous, dirent-ils, des soldats arrivent pour nous tuer et vous serez en grand danger si vous restez là ! ». Le maître soufi n'était pas très ému, à l'inverse de son compagnon fort inquiet. « Ne crains rien, dit-il, je vais nous rendre invisibles. ». Et il ordonna à son compagnon, d'ôter tous les signes distinctifs des soufis et de les enfouir dans le sable. Puis ils installèrent un petit bivouac. Les soldats en armes arrivèrent bientôt en suivant les traces des fuyards. Ils jetèrent à peine un coup d'oeil aux deux compagnons et poursuivirent leur chemin. « Ne t'avais-je pas dit que nous serions invisibles, dit le maître, les hommes ne voient que l'extérieur des choses. L'intérieur est à Dieu. ».

L'homme et la cithare.

C'était un homme droit et sincère qui cherchait le chemin du bonheur et de la vérité. Il alla un jour trouver un vénérable maître soufi dont on lui avait assuré qu'il pourrait les lui indiquer. Celui-ci l'accueillit aimablement devant sa tente et, après lui avoir servi le thé à la menthe, lui révéla l'itinéraire tant attendu : « C'est loin d'ici, certes, mais tu ne peux te tromper, au cœur du village que je t'ai décrit, tu trouveras trois échoppes. Là te sera révélé le secret du bonheur et de la vérité. » La route fut longue. Le chercheur d'absolu passa maints cols et rivières. Jusqu'à ce qu'il arrive en vue du village dont son cœur lui dit très fort : « C'est là le lieu ! Oui, c'est là ! ». Hélas ! Dans chacune des trois boutiques il ne trouva comme marchandises que rouleaux de fils de fer dans l'une, morceaux de bois dans l'autre et pièces éparses de métal dans le troisième. Fatigué et découragé, il sortit du village pour trouver quelque repos dans une clairière voisine. La nuit venait de tomber. La lune remplissait la clairière d'une douce lumière, lorsque tout à coup se fit entendre une mélodie sublime. De quel instrument provenait-elle donc ? Il se dressa tout net et avança en direction du musicien, et, stupéfait, il découvrit que l'instrument céleste était une cithare faite des morceaux de bois, des pièces de métal et des fils d'acier qu'il venait de voir en vente dans les trois échoppes du village. A cet instant, il connut l'éveil. Il comprit que le bonheur est fait de la synthèse de tout ce qui nous est déjà donné, et que notre tâche est d'assembler tous ces éléments dans l'harmonie.

Le Chant de la Perle

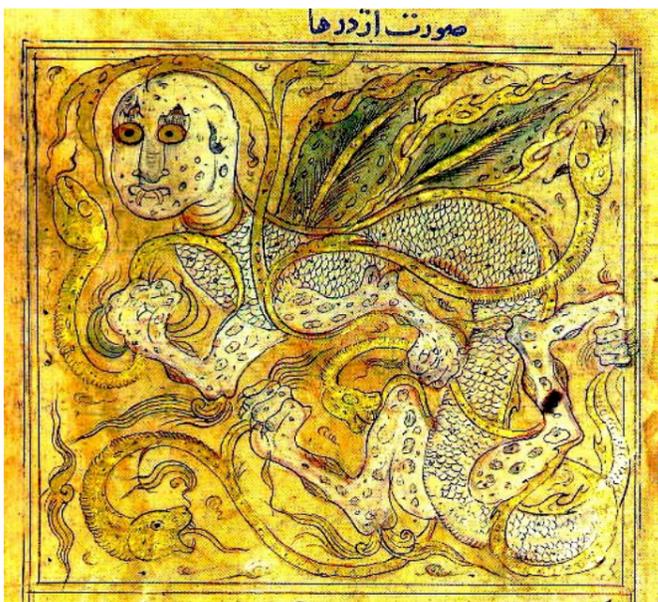


*Le chant de la perle est extrait des "Actes de Thomas"
C'est une allégorie qui semble conter l'ascension de l'âme tombée
sur terre*

*décidant un jour de retourner au royaume divin des origines.
(Impérissable étincelle de lumière subsistant au coeur de
l'homme.)*

Voyez donc cela par vous-même !

Les Actes de Thomas nous sont parvenus sous deux versions. La plus récente est grecque, l'autre, en syriaque, est sûrement l'originale, rédigée dans la première moitié du 3e siècle par un Syrien d'Édesse. Dans l'évangélisation du monde, la tâche de Jude-Thomas Didyme (le Jumeau) fut celle de l'Inde. Le roi de l'Inde, Gondaphor, acheta Thomas comme esclave. Ils s'arrêtèrent en route pour le mariage de la fille du roi, (mariage calamiteux). Thomas y chanta un poème sur l'union de l'âme avec la Sagesse, un hymne qui décrivait le voyage du fils du roi, (le Christ ?) à la recherche de la Perle. Ultérieurement, Thomas prit de l'importance au palais, convertit beaucoup de gens mais dépensa l'argent qu'on lui donnait en généreuses aumônes. Il fut arrêté, mis en prison puis tué à coups de lances. Son corps, qui faisait de nombreux miracles, fut transporté en l'Occident. Le Chant de la perle aurait été inséré dans les Actes de Thomas, dans la relation de l'emprisonnement de l'apôtre. Il expose le thème gnostique de la déchéance de l'âme et de son retour dans le monde céleste.



Dragon du moyen-orient

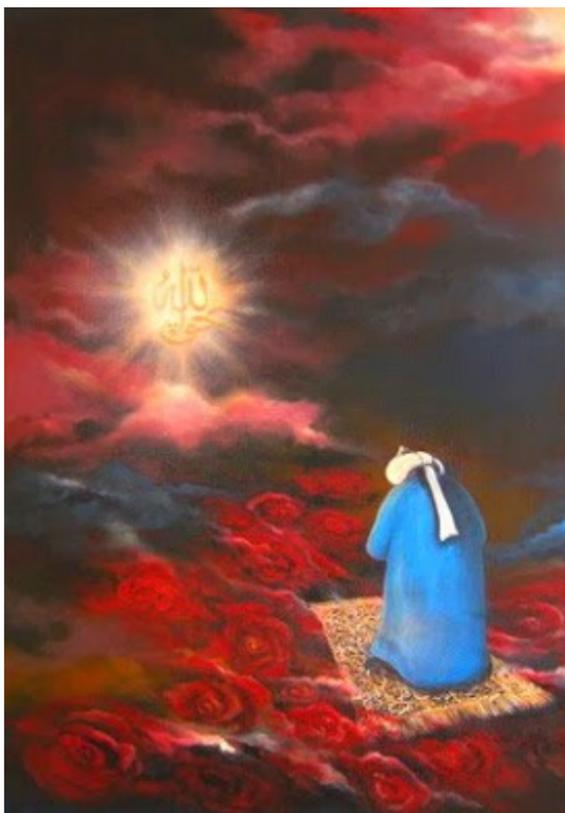
- Original en syriaque et version grecque postérieure. - Ms unique : British Library, Londres (add. 14, 645) -

Mircea Eliade, dans son ouvrage "Aspects du mythe", nous dit que cet Hymne de la Perle, probablement d'origine iranienne, « a le mérite de présenter sous une forme dramatique quelques uns des motifs gnostiques les plus populaires ». Ce mythe gnostique central s'articule autour du thème du "Sauveur sauvé", de l'amnésie et de l'anamnèse. Immergé dans la vie, le Prince oublieux et captif, retrouve un jour le souvenir de son état royal. (C'est l'homme originel qui a ressouvenance de sa nature divine).

*Aspects du mythe de Mircea Eliade
Gallimard - Collection Folio essais - 1963*

Le chant de la Perle.

Lorsque j'étais encore enfant et que j'habitais dans le palais du royaume de mon Père et que je trouvais mon bonheur dans la richesse et la magnificence de mon entourage, mes parents me firent quitter l'Orient, notre patrie, avec un bagage et des vivres pour le voyage. Il tirèrent de notre trésor une part de richesses dont ils firent un fardeau assez léger pour que je puisse le porter seul. Ils y avaient mis de l'or de Beth Ellâgé, de l'argent du Gazak, des rubis de l'Inde, des agates de Beth Koushân, et des diamants étincelants. Ils m'ôtèrent alors la robe de gloire qui avait été tissée pour moi, ainsi que mon manteau de pourpre, ajusté à ma taille. Ils convinrent avec moi d'un engagement irrévocable que je devais garder en mon coeur. « Si tu te rends en Égypte, dit mon royal père, et si tu rapportes la Perle unique qui se trouve au milieu de la mer et qui est gardée par un dragon à la brûlante haleine, tu retrouveras ta belle robe de gloire et ton manteau dessus, et, avec ton noble frère notre fils aîné, tu seras l'héritier de notre royaume ». Je quittai donc l'Orient et voyageais vers l'Égypte avec une petite escorte car la route était dangereuse et pénible et j'étais encore bien jeune pour un tel voyage. Je passai Maishan, la cité des marchands d'Orient, j'arrivai au pays de Babel, dans la ville de Sarboug.



Arrivé en Égypte, mes compagnons me quittèrent. Je me mis aussitôt en quête du dragon, et l'ayant trouvé, je me tins près de son gîte, attendant qu'il s'endorme pour m'emparer de la Perle. Comme je demeurais seul et discret, pour les autres habitants de mon auberge j'étais comme un étranger. Cependant, je rencontrai là un jeune homme de ma race, bien fait et de bonne mine, qui devint mon ami. J'en fis mon confident et lui fit part de ma mission. Je le mis en garde contre la fréquentation indigne des Égyptiens dévoyés. Cependant, je m'habillai bientôt de leurs vêtements, craignant que l'on me soupçonnât de vouloir m'emparer de la Perle et que l'on excitât le dragon contre moi. Mais ils s'aperçurent bien que j'étais étranger. Ils captèrent ma confiance, et par ruse me firent partager leurs mets impurs. J'oubliai alors que j'étais fils de roi, et j'en vint à servir le leur. J'oubliai même la Perle, pour laquelle j'avais été envoyé. Abêti par leur nourriture, je tombai dans un sommeil profond. Mes parents apprirent ce qu'il m'advenait et s'en affligèrent. Il fut proclamé dans notre royaume que tous devaient venir à notre aide. Et les rois et les grands de Parthie et tous les notables d'Orient résolurent que je ne serais pas abandonné en Égypte. Mes parents écrivirent alors une lettre au nom de tous ces princes.



Voilà ce que disait la lettre qui me fut envoyée. « De la part de ton père le Roi des Rois, et de ta mère, la souveraine de l'Orient, et de ton frère, le plus proche de nous par le rang, salut à toi, notre fils en Égypte. Réveille-toi présentement de ton sommeil et mets-toi debout, sois attentif et perçois bien tous les mots de notre lettre. Souviens-toi maintenant que tu es un fils de roi et vois dans quel esclavage tu es tombé. Pense à ta mission et à la la Perle, pour laquelle tu as été envoyé en Égypte. Souviens-toi de ta robe de gloire, souviens-toi de ton manteau éclatant, afin que tu puisses de nouveau les revêtir et t'en parer, afin que ton nom soit écrit dans le livre des héros, et que tu deviennes, avec ton frère, notre représentant, les nobles héritiers de notre royaume ». Ainsi était la lettre que le Roi avait scellée de sa main droite contre les méchants, les enfants de Babel et les démons rebelles de Sarboug. Et cette lettre s'éleva merveilleusement sous la forme de l'aigle, roi des oiseaux, et prit son vol pour venir se poser près de moi, et m'appela tout comme un messenger humain. Au bruit de sa voix, je m'éveillai et je sortis de mon sommeil, je la ramassai, je l'embrassai, j'en brisai le sceau et je la lus.



La perle unique

Je retrouvai dans les mots de la lettre tout ce qui était écrit dans mon coeur. Je me me ressouvins que j'étais fils de roi, et que mon âme, née libre, soupirait pour sa propre nature. Je me rappelai de la Perle pour laquelle on m'avait envoyé en Égypte, et j'allai enfin enchanter le terrible dragon à la brûlante haleine. Je le charmai et l'endormis en prononçant sur lui le nom de mon père le roi, le nom de mon frère, le plus proche de lui par le rang, le nom de ma mère, la reine de l'Orient. Je m'emparai alors de la Perle, et m'employai à regagner la maison de mon Père. J'ôtai mes vêtements indignes et pris la route vers la lumière de l'Orient. La lettre qui m'avais éveillé me montrait le chemin. De même qu'elle m'avait éveillé par sa voix, de même elle me guidait par sa lumière qui brillait devant moi, elle me donnait courage, et m'entraînait par son amour. Laissant de côté Babel, j'arrivai au grand Maishan, le port des marchands, au bord de la mer. Mes parents envoyèrent à ma rencontre leurs trésoriers chargés de la robe de gloire dont j'avais été privé, et du manteau éclatant dont elle était enveloppée. J'en avais oublié la splendeur, car je l'avais laissée, enfant, dans la maison de mon Père.

Soudain, placée devant moi, elle m'apparut comme mon image dans un miroir. Je la voyais toute entière en moi, et je me voyais tout entier en elle. Nous étions distinctement deux, et pourtant, un seul dans une forme unique. Et l'image du Roi des Rois y était visible partout. Je voyais vibrer sur elle tous les évolutions de la Sagesse. Je perçus ce que signifiait la robe: « Je suis Cela même qui a agi dans les actes de celui qui est né dans la maison du Père, et j'ai perçu moi-même combien j'avais grandi en proportion de ses travaux ». Dans son mouvement, elle coulait toute entière vers moi, et me poussait à la prendre des mains de ses porteurs ; et mon amour me pressait aussi de la recevoir. Je la saisis enfin et me parais de la beauté de ses couleurs et je m'enveloppai tout entier de mon manteau royal. Ainsi vêtu, je montai jusqu'à la porte du Palais. Je courbai la tête et j'adorai la gloire de mon Père qui me l'avait envoyée, et dont j'avais accompli les ordres, tout comme il avait fait lui-même ce qu'il avait promis. Il me reçut dans la joie, et j'étais de retour dans son royaume, et tous ses serviteurs le louaient d'une voix forte de ce qu'il tenu sa promesse puisque je comparaisais devant lui ayant apporté la Perle.

Commentaires.

(Les vers arabes classiques sont souvent composés de deux hémistiches qui, sont ici présentés sur deux lignes successives en raison de leur longueur.



J'ai enveloppé de ma totalité le tout de ta totalité, ô Sacré

Tu te révéles à moi jusqu'à ce que Tu sois comme en moi

Je tourne et je retourne mon coeur en un autre que To

Et je n'y vois que mon dépouillement alors que Tu y es ma joie

Me voilà, dans la prison de la vie, préservé de la joie

Tire-moi vers Toi hors de la prison

Celui qui le cherche guidé par la raison

Il le laisse vaguer et se distraire dans la détresse

Blanchir ses cheveux en déguisant ses secrets

Et se dire en son inquiétude : est-ce Lui ?

Son invocation est mon invocation

Les deux invocants

Seront ils autrement qu'ensemble

*Extraits du Dîwân (recueil poétique) de Hussein ibn Mansour
Al Hallâj*

*- Hallâj Dîwân - (traduction littéraire) - Éditions du Rocher -
2008 -*

Déserts, déserts

***La révélation du désert est la porte de la connaissance
Le silence en est la clef.***

